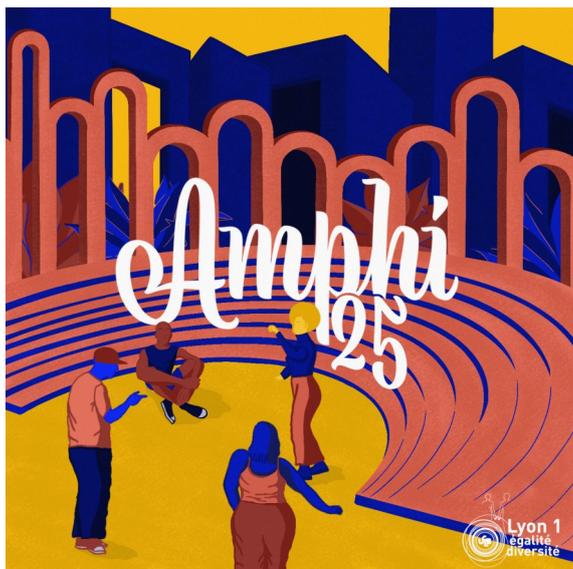


Amphi 25 : parlons discriminations



[Ecouter ce podcast](#)

Bienvenue dans **Amphi 25**, un espace d'échange et d'écoute libre de tout jugement, où l'on s'interroge sur les préjugés, les stéréotypes, les injustices et les discriminations.

Un mardi sur deux, nous donnons la parole à des étudiantes et des étudiants pour s'exprimer sur ce qu'elles ou ils ont vécu, observé ou perçu. Avec nos intervenantes et nos intervenants, nous parlons de racisme ordinaire, de grossophobie, de sexisme, de parentalité, de genre, de handicap, et de tous ces sujets trop souvent passés sous silence...

Amphi 25 est un podcast de la Mission égalité-diversité de l'Université Claude Bernard Lyon 1.

Ce podcast s'adresse à **tous et à toutes**, que vous soyez cibles ou témoins de remarques, de gestes ou de comportements injustifiés voire discriminatoires, et encore plus si vous estimez que ces questions ne vous concernent pas. Il s'adresse à l'ensemble d'entre nous.

Contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr !



Episode #5 : Femmes en sciences : études et carrière sous la menace du sexisme et des stéréotypes

Pourquoi est-ce encore perçu comme "suprenant" que des femmes aiment, étudient et fassent carrière dans les sciences ? Que faire pour mettre un terme à l'idée qu'elles n'y auraient pas leur place ?

Dans cet épisode, on parle du **sexisme dans les formations et les métiers scientifiques et techniques et de la sous-représentation des femmes** dans ces milieux.

Pour commencer, **Amanda** témoigne d'une situation de sexisme qu'elle a vécue dans sa formation en biologie. Elle raconte comment ce qui s'est passé l'a affectée et comment elle a malgré tout réussi à prendre de la distance. Elle partage aussi sa motivation sans faille à étudier les sciences.

Afin d'en savoir plus sur la situation des étudiantes et des femmes scientifiques aujourd'hui, on enchaîne sur une discussion avec **Isabelle Collet**, professeure associée à l'Université de Genève, et **Christine Morin-Messabel**, professeure de psychologie sociale à l'Université Lumière Lyon 2.



Transcription de l'épisode #5 :

Ce podcast vous est présenté par la Mission égalité-diversité de l'Université Lyon 1.

Amphi 25 : parlons discriminations, avec Floriane et Justine.

Justine : Raconter son histoire, parler de soi, c'est pas toujours facile. Voilà pourquoi on a imaginé l'Amphi 25 comme un espace d'échange et d'écoute bienveillant, libre de tout jugement, où chacun et chacune peut parler de ses différences.

Floriane : On peut juste rappeler pourquoi 25 ?

Justine : Eh bien, à ce jour, la loi française reconnaît 25 critères de discriminations. Dans cet épisode, on va parler du sexisme dans les filières scientifiques et de la sous-représentation des femmes dans les formations et les métiers scientifiques et techniques.

Floriane : On va commencer par en parler avec Amanda qui est en 3e année de biologie. Amanda, elle aime les sciences parce qu'elle aime découvrir et comprendre pourquoi et comment les choses fonctionnent. Et plus tard, elle voudrait devenir prof en biotechnologies.

Mais au début de ses études à l'université, il lui est arrivé quelque chose auquel elle ne s'attendait pas du tout. Elle a été prise à partie par des étudiants de sa formation qui lui ont dit, en gros, qu'une fille qui s'intéresse à la biologie, c'est pas normal.

Justine : L'Amphi 25, il change d'apparence pour correspondre aux attentes de celles et ceux qui s'y rendent. C'est un endroit où on se sent bien.

Floriane : Pour Amanda, l'Amphi 25 idéal ressemble à une bibliothèque, où il y aurait un peu de tout : des mangas, des livres scientifiques... Vous allez tout de suite comprendre pourquoi. On l'écoute.

Témoignage d'Amanda

Amanda : Parce que j'ai toujours été très libre depuis toute petite. Et c'est un endroit où je me suis toujours sentie bien. Comme les autres, forcément, j'étais pas à l'aise avec les relations avec les autres, un peu antisociale. Et puis bah les livres, bah c'est pas quelqu'un qui va te frapper, on va dire, c'est pas quelqu'un qui va t'insulter ou autre. Donc on va dire, je leur fais confiance même s'ils sont pas humains à proprement parler.

Parce que autant je m'intéresse aux livres, je peux m'intéresser à tout ce que je vois pas, et ce que je peux pas comprendre. Et les microorganismes c'est quelque chose qu'on ne voit pas, dont on sait pas forcément grand-chose et qui pourtant nous impactent beaucoup, que ce soit dans la vie de tous les jours avec le microbiote ou plus rarement comme c'est le cas actuellement avec les virus comme le COVID.

Floriane : Qu'est-ce que tu aimes bien dans les sciences ?

Amanda : Découvrir toujours de nouvelles choses et chercher les raisons pourquoi ça existe et pourquoi c'est devenu comme ça ou pourquoi c'était comme ça initialement, pourquoi ça a changé. En fait, le pourquoi du comment.

Eh bien, c'était en première année de licence où en sortant d'un TD, les TD, on était en préfabriqué, et il y a un groupe de personnes de mon TD, un groupe de garçons, qui m'a approchée. Bon bah sur le coup je me suis dit qu'ils allaient me poser une question sur le TD ou sur la salle dans laquelle on devait être, les cours et tout. Et puis ils ont commencé à me dire que c'était pas normal que je sois là. Je me suis dit quoi, pardon ? Comment ça, pas normal ?

Et puis ils ont commencé à dire qu'une fille en biologie c'était pas normal, que si je faisais ça, c'était parce que je voulais connaître mon sexe pour faire plus plaisir à mon mec. J'étais là, j'étais en mode, hein ? Attends, attends, attends. C'est bizarre quoi, Je sais pas, on s'y attend pas. Et puis je m'y attendais pas du tout. Genre j'étais au milieu, j'avais deux mecs de chaque côté, j'étais en mode, mais pourquoi vous me dites ça en fait ? Et puis du coup bah j'ai pas cherché à comprendre, j'ai continué d'avancer.

Et du coup, comme ils ont vu que ça m'atteignait pas, bah ils ont commencé à m'insulter sur mon physique, sur mes habits en me disant que j'étais grosse, que j'étais difforme, qu'il fallait que j'apprenne à m'habiller si je voulais un jour pouvoir être avec un mec et tout, donc bon...

Et puis bah j'ai laissé tomber, je suis allée au TD. Quand on est rentré dans le bâtiment, il y a commencé à avoir du monde autour de nous, ils ont arrêté et puis ils sont partis. Donc je me suis dit, bon, c'est une fois, laisse tomber.

Et puis ils ont continué. À chaque fois que c'était ce TD-là en fait, on avait ce passage entre les deux salles, et puis d'eux-mêmes en fait, ça s'est complètement arrêté parce qu'on a changé de semestre. Et puis je les ai jamais revus dans les années suivantes ou même dans le second semestre.

Et puis bah je me suis dit, bon eux-mêmes ont payé, on va dire. Il y a eu un retour de karma et puis ils ont pas continué leurs études et puis ils ont été éjectés ailleurs, quoi.

Floriane : Qu'est-ce que ça t'a fait qu'ils viennent déjà à deux comme ça te voir pour te dire des choses comme ça ? Enfin, tu t'attendais tellement pas...

Amanda : Sur le coup en fait on comprend pas, on réalise pas trop ce qu'il se passe. Sur le coup je me serais jamais dit il y a deux mecs, quatre mecs qui vont m'encadrer, me parler et m'insulter. Non. Dans ma tête c'était pas possible parce que les gens étaient pas comme ça, parce que normalement on est au 21e siècle et que dans ma tête c'était pas censé se passer. Surtout pas avec des étudiants qui sont des jeunes. Encore on a le cliché du vieux, ou de l'ivrogne qui va nous accoster le soir. Mais pas en pleine journée, entre deux cours quoi.

C'est en y réfléchissant après que je me suis dit que fallait pas que j'y fasse attention, qu'il fallait pas que je les écoute parce que c'était juste stupide et crétin.

Floriane : Comment tu qualifierais ces... attaques entre guillemets, si on peut appeler ça comme ça, je pense que oui, mais comment tu qualifierais ça ? Est-ce que pour toi c'était juste du harcèlement, ou est-ce que c'est du sexisme carrément ?

Amanda : Il y a un peu des deux je dirais. Parce que ils sont partis sur le début c'était sexiste, et puis quand ils ont vu que ça me touchait pas, ils sont partis vraiment dans le harcèlement et ils voulaient vraiment en fait me toucher. Donc je dirais pas que c'était seulement sexiste mais je pense que c'était juste l'envie de faire mal en fait.

Floriane : Est ce qu'il y a d'autres filles de ta formation qui auraient vécu la même chose ? Est-ce que tu le sais ou est-ce que c'était vraiment que toi qui était ciblée ?

Amanda : Alors je sais pas s'il y en a d'autres dans ma formation, en tout cas j'ai jamais vu ou entendu parler de choses comme ça sur... en tout cas pas avec ce groupe de garçons-là et pas sur d'autres groupes de garçons. Je sais que j'ai une amie qui s'est fait agresser en sortant d'amphi donc qui a maintenant peur de revenir sur le campus et qui ne veut plus revenir dessus.

Euh donc s'il y a eu des agressions sur le campus, il y a eu des moments où il y a des personnes qui ont fait la même chose, mais en pire parce que bah elle s'est pris des coups. Donc c'est plus de la violence verbale, c'est aussi de la violence physique, donc c'est plus le même rapport, on va dire de force en plus. À part cette histoire-là, non, je vois pas d'autres exemples, non.

Floriane : Quel impact ça a eu sur toi, sur ton rapport à toi-même, à ton corps, ou à tes études aussi ?

Amanda : Bah c'est-à-dire que je me suis sentie beaucoup plus impactée parce qu'en fait j'ai plus tendance à moins faire gaffe à ce qu'il m'arrive, qu'à faire gaffe à ce qui arrive à mes ami-es. Comme c'était une personne assez proche, que je connaissais bien, bah quand j'ai su ça, je suis tombée des nues en fait. Je m'attendais pas que ça soit possible.

Et puis il y a rien eu, il y a personne qui a fait de recherche, de savoir qui étaient les agresseurs alors qu'elle en a parlé autour d'elle quand même. Même si elle avait peur de revenir à la fac, elle a dû faire des démarches à côté, parce que justement elle pouvait plus venir passer ses examens et tout.

Et moi, ce qui m'a le plus choqué, c'est peut-être qu'il y ait rien en fait. En fait on soit pas au courant et puis c'est comme si ça n'avait jamais existé.

Floriane : Et est-ce que toi tu es allée parler à quelqu'un de la fac ou à tes profs ou à tes ami-es ? Est-ce que toi tu en as parlé de cette situation et de ce que toi tu as vécu ?

Amanda : J'en ai parlé dans mon cercle assez proche d'amies, bah pour savoir si elles aussi l'avaient déjà vécu, parce que bah on était dans la même filière. Puis elles me disaient, non, non, il y a vraiment que, enfin visiblement y'a que toi. Donc, bon ça m'a... on va dire que l'eau a coulé sous les ponts. Et puis je suis passée à autre chose en quelque sorte, même si je fais toujours gaffe un peu à ce qui se passe autour de moi et à qui m'entoure dans la rue quoi.

Floriane : Ça a changé un peu ton comportement ?

Amanda : Ouais, je fais beaucoup plus attention au regard des autres autour de moi. Comment ils regardent, comment ils se comportent, les tons de voix aussi des fois, je fais plus attention aussi.

Floriane : Est-ce que, enfin, à un moment après ça tu t'es dit que c'était toi le problème ou que du coup tu devais envisager de changer ou d'arrêter tes études ou ce genre de choses ?

Amanda : Je pense que ce qui m'a le plus fait mal, c'est les remarques sur mon physique mais comme avant ils ont fait des remarques assez sexistes sur ma filière et tout, bah en fait ça m'a permis plus facilement de passer au-dessus. Parce que je me suis dit, c'est juste des abrutis en fait.

Floriane : Et comment tu as fait... comment toi tu as surmonté en fait cette situation ? Ou tu as essayé de surmonter ? Et qu'est-ce que tu conseillerais en fait de faire à d'autres filles comme toi qui pourraient subir cette même situation ?

Amanda : Alors je vais dire quelque chose qui va faire bizarre comme ça, mais pour moi en fait, on gardera toujours certains réflexes. Et pour moi, je garderai toute ma vie certains réflexes, non pas parce que je suis pas passée au-dessus de ce qui s'est passé, mais parce que dans la société actuelle, bah j'ai l'impression qu'on n'est pas entendu et que les gens en fait, froidement, ils vont rien faire. La dernière fois, il y a eu un mec qui s'est fait frapper dans le métro. On était une cinquantaine dans le métro avec des mecs et tout, il y en a pas un seul qui a bougé.

Je conseillerais de prendre de la distance par rapport aux événements et puis d'en parler soit avec quelqu'un qu'on connaît très, très bien et dont on peut prévoir en quelque sorte la réaction et du coup bah ça nous rassure en quelque sorte. Ou quelqu'un qu'on connaît pas du tout et du coup ça nous permettrait vraiment de prendre une distance énorme parce que bah la personne ne nous connaît pas et pourtant, elle est capable de nous dire que bah, c'est pas notre faute. C'est pas notre faute si on nous a pris à part, c'est pas notre faute si on s'est fait frapper ou si on s'est fait insulter.

Floriane : Quand tu étais au lycée, que tu envisageais ton parcours universitaire et la formation que tu voulais faire, est-ce que tu t'es dit, voilà, que dans certaines filières scientifiques, il y avait plus de garçons que de filles ? Est-ce que ça a influencé ton choix d'orientation ? Est-ce que ça t'a inquiétée ?

Amanda : Personnellement, ça m'a jamais inquiétée plus que ça parce que le taux garçons-filles, c'est pas quelque chose qui m'intéresse. Pour moi, à partir du moment où on veut faire des études, on est tous logés à la même enseigne, même si plus tard c'est pas forcément le cas, on va dire en entreprise et tout.

Et oui, effectivement, je savais que par exemple, l'informatique, on se doutait qu'il y a plus de garçons que de filles, tout comme en prépa, on avait plus... sur la prépa véto, on avait plus de filles que de garçons. Mais du coup c'était une balance et je pense que c'est plus par rapport aux préjugés qu'on a de base.

Et puis que ça va changer, que la balance va se rééquilibrer peut-être dans les années à venir avec les mentalités qui changent. Forcément parce que bah, notre société et enfin les étudiants qui arrivent là, qui vont devenir du coup les adultes de demain, du coup, ils vont plus penser de la même façon que ceux d'avant et du coup, ça change les mœurs et les idées reçues on va dire.

Floriane : Et qu'est-ce que tu penses du concept de role model, c'est-à-dire, est-ce qu'il y a des femmes scientifiques célèbres que tu admires ? Ou est-ce que quand tu vois des femmes scientifiques à la télé, dans les médias ou dans des films, est ce que ça t'inspire ? Est-ce que tu te dis, moi aussi je suis une femme et moi aussi je peux devenir comme elles ?

Amanda : Alors je suis pas du tout attachée à tout ce qui est modèle. J'ai jamais eu d'acteur favori, d'actrice favorite. D'ailleurs, si je connais le nom de certains, c'est déjà un grand miracle, on va dire.

Et du coup, donc non j'ai pas de modèle, j'ai pas besoin de ça pour avancer parce que je pars du principe qu'on est tous unique et du coup c'est pas parce que quelqu'un ou untel aura réussi de telle façon qu'il faut forcément qu'on prenne telle voie pour y arriver pour réussir et que tant qu'on a un objectif, il y a plein de chemins pour y arriver.

Donc pour ceux qui en ont besoin, pourquoi pas, mais personnellement c'est pas un besoin que je ressens.

Floriane : Qu'est-ce que tu aimerais dire aux lycéennes ou aux étudiantes qui redoutent d'aller dans les filières scientifiques par peur du sexisme, comme ce que tu as pu subir, ou qui se disent que les sciences ne sont pas faites pour elles ?

Amanda : Malgré les préjugés, il y a plus de filles qu'on ne le pense et plus de femmes qu'on ne le pense dans les sciences. Même si c'est vrai que encore maintenant, elles restent assez cachées dans le dos de certains grands hommes, on va dire. Mais il tient qu'à nous en fait de faire changer les choses et de les faire évoluer.

Et faut pas abandonner nos rêves et ce qu'on veut faire juste pour des on-dit. Et si on a envie de faire quelque chose, faut juste se lancer à fond dedans et on arrivera forcément à un moment ou un autre à notre fin en fait.

Floriane : A l'inverse, qu'est-ce que tu aimerais dire aux gens qui se reconnaîtraient dans les situations que tu as décrites et qui auraient eu des comportements similaires, c'est-à-dire sexistes vis-à-vis de leurs camarades de classe à cause de leur genre ? Quelle réaction tu espères de leur part s'ils entendaient ton témoignage ?

Amanda : Je pense que je serais déjà heureuse à partir du moment où ils se rendent compte que c'est pas normal ce qu'ils ont fait et qu'ils commencent à réfléchir en fait à pourquoi est-ce qu'ils l'ont fait. Et est-ce qu'aujourd'hui ils le referaient aussi ou est-ce qu'ils agiraient différemment. Et à partir du moment où, pour moi, ils penseraient différemment, j'aurais tout gagné en fait.

Transition

Justine : Raconte-moi, de quoi vous avez parlé ?

Floriane : Sur le coup, ça m'a étonné d'entendre qu'Amanda avait pu subir ce genre de comportements sexistes dans une formation en biologie, parce que je me disais qu'il y a quand même pas mal de femmes en sciences de la vie.

Justine : Si ça avait été en maths ou en physique, je me serais dit que c'était parce qu'il y avait plus d'hommes que de femmes dans ces filières.

Floriane : Après, Amanda, elle a pas l'impression qu'il y ait plus d'étudiants que d'étudiantes, ou inversement, dans sa promo. Ce n'est pas quelque chose auquel elle fait attention.

Mais en tout cas, on voit bien que c'est encore mal vu pour les femmes d'étudier et de faire carrière dans plein de domaines, et que le sexisme, ça reste encore malheureusement très présent dans notre société.

Justine : Tu te souviens de cette étude qui montrait qu'au début de la crise sanitaire, 27% des médecins interviewés à la radio et à la télé étaient des femmes, alors que dans la réalité elles sont 46% à exercer ce métier ?

Floriane : Oui, donc ça illustre bien la sous-représentation des femmes expertes et scientifiques dans les médias.

Justine : Il y a toujours ce stéréotype selon lequel les scientifiques sont des hommes. Est-ce qu'il suffirait de présenter plus de femmes scientifiques dans les médias ou dans les livres d'histoire pour s'en débarrasser ? Comment faire pour obtenir la mixité femmes-hommes dans les formations et les métiers scientifiques ?

Floriane : Pour le savoir, on a rencontré Isabelle Collet et Christine Morin-Messabel.

Isabelle Collet est professeure associée à l'Université de Genève. Elle s'intéresse aux questions de genre dans les sciences et techniques, de mixité à l'école et aux rapports sociaux dans l'éducation et la formation.

Justine : Christine Morin-Messabel est professeure de psychologie sociale à l'Université Lumière Lyon 2. Elle travaille sur les stéréotypes et les discriminations, le sexe et le genre dans le contexte éducatif et sur l'égalité des chances.

Avec elles, on a voulu savoir où on en était aujourd'hui dans la répartition femmes/hommes

Echange avec Isabelle Collet et Christine Morin-Messabel

Isabelle Collet : Ça dépend de quelles sciences on parle. C'est-à-dire, si on est en biologie, bah ça va plutôt pas mal, hein. Les femmes sont plus qu'à parité, 55%, 60% éventuellement en médecine.

Et parfois ces chiffres-là faussent l'idée, parce que quand on fait la moyenne, on a l'impression que c'est pas si mal. En écoles d'ingénieur, c'est une asymptote qui n'atteint toujours pas, et depuis 10 ans, les 30 %. La courbe est assez plate maintenant, c'est comme si la frontière, elle serait indépassable. En informatique, on est plutôt vers 12%. Donc en fait, les sciences et techniques c'est un peu flou, il faut regarder science par science pour savoir où on en est.

Christine Morin-Messabel : Je rajouterai d'autres disciplines qui n'ont pas été citées, mais qui sont aussi centrales. C'est les mathématiques et les sciences physiques où là aussi on a quand même, y compris alors en termes d'étudiants, mais y compris en termes d'enseignants-chercheurs femmes, notamment donc en ingénierie, mais aussi en sciences physiques et en mathématiques.

Et c'est vrai qu'il y a des disciplines qui sont fortement féminisées aussi, hein, par exemple, je pense à la chimie bio, sciences et vie de la terre. Dans les sciences et vie, on va dire qu'on trouve plus que dans les sciences et ingénierie.

Justine : Et comment vous expliquer que ce phénomène persiste encore et toujours dans notre société d'aujourd'hui ?

Christine : Au niveau français, mais on pourrait dire au niveau européen aussi quand même, il y a une association entre sciences et les éléments stéréotypés masculins. C'est-à-dire que les sciences, c'est les hommes, voilà.

Donc ça fait référence à la question des stéréotypes, notamment associés aux sciences et aux mathématiques hein, puisque il y a une forte association, comme vous le savez, entre les stéréotypes concernant le fait que les hommes sont meilleurs en maths et en sciences, et notamment en mathématiques.

Et donc du coup, comment on explique, ben c'est tout l'environnement social et c'est la raison pour laquelle ça fait des années qu'on travaille sur les questions d'éducation et notamment le rapport aux disciplines scolaires.

Et ça fait quand même plus de, je le dis quand même, c'est important, depuis plus de 35 ans, qu'il y a des conventions interministérielles qui essaient justement d'amener une réflexion sur ces questions d'orientation dans les sciences depuis les années 80.

Il y a eu des conventions qui se sont succédées et qui visent à interroger effectivement les acteurs du système éducatif pour essayer de réfléchir sur ces questions de rapport aux disciplines scolaires, aussi de rapport à l'autre, aussi, et euh en termes d'insertion professionnelle et de formation et d'orientation.

Justine : En psychologie sociale, on parle de menace du stéréotype. Est-ce que vous pouvez nous en dire quelques mots ?

Christine : La menace du stéréotype, c'est des expériences qui ont montré que quand on active cet élément stéréotypé sur lequel les filles sont un peu plus fragiles, on va dire en mathématiques, le fait d'activer la difficulté de la tâche par rapport à un exercice, va créer aussi une menace et versus une situation où on expliquait qu'il n'y avait pas de différences par rapport à un test de mathématiques entre les filles et les garçons.

Et le fait même d'avoir activé cette menace a fait baisser les performances des filles, et ce qui n'est pas le cas dans l'autre condition expérimentale. Donc ça montre en fait que ça va artéfacter, on va dire, les ressources attentionnelles.

Et il va y avoir plusieurs informations, on va dire, qui vont créer une certaine forme de... alors, selon les travaux, de troubles de l'attention ou de stress, ou etc. qui vont affecter les performances cognitives.

Donc ça a aussi des conséquences en termes de performance, les stéréotypes. Pas que en termes de jugement et pas que en termes de perception.

Floriane : Est-ce que le fait qu'il y ait plus d'hommes dans certaines filières ou métiers scientifiques peut influencer le choix d'orientation des lycéennes, c'est-à-dire les dissuader d'entreprendre des études dans certaines filières ou les pousser vers des filières où il y a plus de femmes ?

Isabelle : Alors oui, et à plusieurs niveaux. D'une part, quand on essaie de se projeter dans un métier, on essaie de se projeter dans un métier où il y a des gens qui nous ressemblent. Si manifestement dans ce métier-là personne ne nous ressemble, on a plus de mal à se dire qu'on pourrait correspondre à l'image de la personne dans ce métier.

Mais il y aussi une raison extrêmement concrète pour lesquelles beaucoup de jeunes femmes hésitent, c'est qu'elles ont peur d'être malvenues, isolées, solitaires, ultra-minoritaires de leur sexe et que cette expérience sera désagréable. Les filles anticipent que leur expérience sera peu sympathique.

Une jeune fille qui va dans les sciences et techniques, en partant le matin, mais ça c'est vrai aussi pour les collégiennes hein, elle se demande comment elle va s'habiller. Parce que selon sa tenue, soit ça va être indifférent, soit elle va avoir une expérience de journée spéciale. Elle a pas le droit à l'indifférence, parce qu'on ne voit qu'elle. Elle est trop remarquable.

C'est pas forcément quelque chose que les jeunes filles ont envie de vivre. Et d'ailleurs, on s'aperçoit avec les options informatiques qui s'ouvrent au lycée actuellement, donc les filles y sont ultra-minoritaires évidemment, certaines d'entre elles interviewées disent : « Ouais OK j'ai vu, mais maintenant fini, j'y vais plus. C'est pas que ça m'intéresse pas, mais cette ambiance-là j'en ai plus envie. »

Floriane : Dans son témoignage, Amanda m'a dit que des étudiants de sa formation l'ont attaquée, en tout cas verbalement, parce qu'elle est une fille en sciences, une fille qui s'intéresse aux sciences, et qu'on lui a dit, en fait, c'est pas normal, que ce serait pas normal. Comment est perçu le fait, de manière générale, hein, d'aimer les sciences quand on est une fille à l'école ou une étudiante ?

Isabelle : Ça dépend si on est discrète. Si on est discrète, qu'on dit pas trop qu'on a des bonnes notes, qu'on apparaît pas comme étant en concurrence avec des garçons qui n'ont pas toujours... certains ont des bonnes notes, mais d'autres pas, alors là, ça passe. Faut pas faire trop de bruit et à ce moment-là, on vous laisse faire. Parce que ce qu'on raconte sur les stéréotypes sur lesquels on s'appuie pour dire t'as ta place, t'as pas ta place, c'est quand même que derrière il y a un rapport de pouvoir. On s'aperçoit qu'actuellement si ce sont les hommes dans les sciences et techniques, et en particulier dans l'informatique, c'est parce que c'est un champ de savoirs qui permet d'avoir un pouvoir sur le monde social.

Et donc, à chaque fois qu'un champ de savoir prend de l'importance (métiers, carrière, salaire etc.), il se masculinise. Et inversement, on a l'autre boucle, par exemple pour l'enseignement ou pour la médecine de ville. Donc là il y a une volonté de chasse gardée de la part d'un groupe qui se vit comme dominant et qui a l'intention de le rester, envers les filles qui semblent malvenues. Donc à la limite si elles disent pas trop, si elles se font pas trop voir, ça passera. C'est pas quelque chose qu'on peut accepter évidemment.

Christine : Quand des femmes viennent dans un secteur qui est fortement masculinisé, quand il y en a quelques-unes ça va, y'a pas d'effets de réactance etc.. Par contre, quand il y a un pourcentage qui augmente de présence des femmes dans le secteur dit masculin, alors là par contre il y a des effets de réactance et aussi des effets donc de groupe, hein, identitaires de groupe.

Justine : Et pourquoi ?

Christine : Parce que c'est perçu comme une menace.

Isabelle : Quand on a... quand la voirie de Paris a commencé à embaucher des femmes pour les travaux d'extérieur, dont le ramassage des poubelles, il y avait des discours par exemple d'éboueurs qui disaient : « Déjà que notre métier est déclassé, si même une femme peut le faire, qu'est-ce qui nous reste ? » Cette idée que la féminisation entraînerait la dévalorisation du métier, alors que c'est l'inverse. C'est quand un métier perd de la valeur, les hommes s'en vont et les femmes arrivent et il se féminise. Donc les femmes portent la responsabilité soi-disant du déclassement du métier.

Et par ailleurs pour ajouter ce vécu de femme ou d'homme dans... quand ces personnes sont ultra-minoritaires, on porte pas du tout le même discours dans les deux cas. C'est-à-dire, on dit aux garçons, venez dans les métiers féminisés, ce métier a besoin de vous parce que vous allez apporter des compétences qui vous sont propres. Ce en quoi je... je pense que le métier a besoin d'eux, mais pas parce qu'ils ont des compétences propres, et vous êtes espéré, vous êtes

Alors que les femmes on leur dit pas ça. On leur dit, allez dans ce métier-là, ce sera bien pour vous parce que franchement, vous vous orientez mal. Donc les femmes sont pas attendues et espérées dans les métiers où elles sont ultra-minoritaires alors que les garçons le sont dans les métiers où ils sont ultra-minoritaires. Alors ça donne pas du tout la même perception à l'arrivée et la même légitimité quand ils y sont. Il y en a qu'on a voulu, et les autres on les tolère.

Christine : Ouais et je rajouterai que c'est un indicateur, comme Isabelle, le disait du rapport de pouvoir parce que c'est... Tout ça, c'est des éléments qui vont dans le sens de la valorisation sociale du masculin quoi, en fait. Et effectivement dans les disciplines fortement valorisées, on trouve souvent plus d'hommes et ça c'est des indicateurs de valorisation sociale de la catégorie masculine.

Justine : Quelles stratégies les femmes mettent en place pour faire face aux obstacles qu'elles peuvent rencontrer dans leur carrière dans les sciences et techniques ?

Isabelle : Si vous faites un panel avec des femmes qui ont réussi dans les sciences et techniques, c'est très piégeux ce genre de panel parce qu'on leur demande d'être là en tant que role model. Donc elles sont plus ou moins obligées d'expliquer à quel point tout va bien. Et elles disent des choses qui sont vraies hein, comme par exemple faire de l'humour ou savoir retrouver d'autres femmes pour pas se sentir isolées et en quelque sorte se serrer les coudes.

De fait, le problème en fait, c'est qu'on demande aux femmes de mettre en place des stratégies pour réussir dans ces milieux-là. On devrait même pas se poser la question. En fait, on demande aux femmes d'être meilleures pour avoir autant, ce qui est vraiment pas fair-play.

C'est normalement le milieu, alors que ce soit l'institution ou le milieu professionnel, qui devrait prendre acte qu'on a une catégorie de population qui est obligée de faire plus pour avoir le même salaire, la même reconnaissance, qui a un quotidien qui est pas le même.

Basiquement, et ça rejoint un peu ce que vous disait cette jeune femme en biologie, c'est quand même absolument totalement inadmissible que les femmes vivent encore des situations de harcèlement sexiste et sexuel tant à l'université que sur le lieu de travail. Tant que ça sera pas réglé, c'est complètement hypocrite de se demander, mais pourquoi les femmes, elles ont pas envie d'aller... Ouais j'ai une bonne idée, là, c'est que simplement leur expérience au quotidien est différente.

Justine : Est-ce qu'on peut rapprocher ça au phénomène de la reine des abeilles ?

Isabelle : C'est presque une légende urbaine ce truc. C'est-à-dire que, alors par contre j'ai oublié le nom des personnes qui avaient fait cette recherche où ils montraient que quand une femme arrivait en haut d'une organisation, il y avait très peu de chance que d'autres femmes arrivent également en haut de cette organisation.

Et en particulier parce que ces femmes étaient sous surveillance et que quand elles faisaient la promotion d'autres femmes, on les accusait de copinage, et quand elles ne faisaient pas la promotion d'autres femmes, on les accusait d'être pire que les hommes.

Donc de toute façon, elles étaient dans une position ultra-coincée. En réalité, ce dont on s'aperçoit aujourd'hui, c'est que quand une femme arrive à un poste de pouvoir, elle est en général très soutenante et elle permet de faire monter d'autres femmes dans le middle management. Par contre, l'entreprise se dit « Ah non, on a une femme au board, ça suffit bien non ? C'est bon, on a fait notre quota de mixité. »

Et les auteurs de ce texte sur la reine abeille sont eux-mêmes navrés de voir comment leur discours a été mal interprété parce qu'ils disent bien : c'est une femme prise dans des rapports de pouvoir où leurs marges de manœuvre sont microscopiques, plutôt que de lui faire porter la responsabilité d'être peu solidaire.

Justine : Et quelles mesures devraient être prises, selon vous, pour augmenter la présence des femmes dans les sciences ?

Christine : Il existe des mesures qui sont prises au niveau de l'université, juste je rappelle des universités, et dans différentes universités, il y a ce qu'on appelle du marrainage, c'est-à-dire dans des filières où il y a très peu de femmes, ce sont d'autres femmes qui vont les marrainer entre guillemets, les soutenir etc. Donc il y a ce type de dispositif qui a été mis dans des universités.

Et il y a aussi la question de la formation, aussi, de nos enseignants-chercheurs qui, sur ces questions-là, hein, c'est important d'ailleurs de le faire, de les sensibiliser à ces asymétries d'orientation. Et puis effectivement, il y a la question des role models aussi dont tu parlais, mais il faut que ça soit des role models accessibles entre parenthèses.

C'est bien de proposer des role models, par exemple quand on va en terminale, enfin, on présente à des élèves de terminale des ingénieur-es, des astrophysiciennes, etc. Mais il faut que les élèves pensent que elles aussi, elles peuvent avoir ce parcours-là, c'est-à-dire qu'elles ont les compétences pour le faire. Donc c'est un petit peu compliqué mais c'est important.

On a aussi des actions qui ont été menées, Isabelle le sait, en termes de sensibilisation dans les établissements lycées, en faisant venir des personnes qui viennent témoigner de leur expérience de formation et professionnelle. Ça c'est intéressant aussi, à condition aussi, il y a des conditions, que ça soit des jeunes qui témoignent à des jeunes entre guillemets, pour qu'il y ait une espèce de proximité. On va poser en général des questions, je l'ai fait aussi, elles posent souvent des questions aussi sur la conciliation vie personnelle, vie familiale.

Voilà, il y a plein de choses qui sont.... qu'on peut pas résumer là, mais il y a plein de choses qui sont faites et intéressantes. Par contre, là où je veux en venir, c'est que il y a un moment, il va falloir vraiment...

Alors j'avais parlé des conventions interministérielles en matière d'éducation et notamment au niveau du système éducatif. Je crois que, ben, il faut travailler sur ces questions-là, dès l'école maternelle, sur le rapport à l'autre, sur la question des stéréotypes liés aux disciplines, sur tous ces éléments-là, quoi. Donc c'est dès l'école, l'éducation, c'est quand même un moteur de changement quand même.

J'ai juste un petit exemple. J'ai travaillé par exemple avec des étudiantes sur les albums de jeunesse, et sur les jouets aussi. Et en fait, moi ce qui m'intéressait, c'était de voir à quoi les jouets scientifiques étaient associés. Est-ce que c'était genré dans les catalogues ou pas ? Et en fait, oui, ça l'est.

Et c'est intéressant parce que ça, c'est un exemple de voir qu'il y a aussi une immersion sociale et sociétale qui fait que certaines choses, et notamment dans le domaine scientifique, sont associées, pas toujours mais sont associées aussi à l'univers masculin. Je donne un exemple. Avec les étudiantes on avait travaillé sur l'environnement pour le bébé, et tout, les jeunes enfants, et vous voyez des fusées sur les draps-housses pour les petits garçons entre guillemets.

Alors ça c'est anecdotique, mais c'est pour dire comment on peut coder aussi, et socialiser avec des référents différents. Alors, ceci dit, pour la bonne nouvelle, c'est qu'à mon avis ça évolue. Voilà, il y a des choses qui sont en train d'évoluer. J'en suis très contente, y compris dans le domaine scientifique et technique.

Justine : Qu'est-ce que vous pensez de la discrimination positive en faveur des femmes et des quotas ?

Isabelle : Discriminer c'est mal, donc on fait pas de discrimination positive. Par contre si on prend acte qu'il y a une censure sociale tout du long du parcours des femmes, et ben au bout du bout, c'est pas bizarre que les femmes se sentent incertaines, pas sûres d'elles ou alors elles se disent "Bon OK, je pourrais, mais l'environnement va être tellement hostile que peut-être mes compétences seront mieux employées ailleurs". Donc le fait de faire un rattrapage, une action affirmative en faveur de ces femmes, c'est pas faire de la discrimination positive, c'est vraiment juste faire du rattrapage.

Alors moi le quota, je dis que c'est intellectuellement insatisfaisant, mais c'est pratique, c'est pas cher et c'est rapide. Et il y a des tas de mauvais arguments contre le quota. Et donc quand par hasard on en fait, on fait des quotas honteux.

Dans les mauvais arguments, on dit ouais, alors on va permettre à des gens qui sont pas suffisamment méritants d'avoir quand même leur place. Alors, un, ça veut dire qu'on oublie complètement qu'il y a cette censure sociale tout du long. Et deux, quand on regarde les performances des filles à la sortie du secondaire, du temps où il y avait un bac S, les filles avaient plus de mentions bien et très bien que les garçons au bac S. Vous mettez un quota, vous montez le niveau. Donc l'argument du niveau, du mérite, il ne fonctionne pas.

Et dans les autres arguments, on dit, ouais, mais alors si les femmes sont là par quotas, on va leur dire : « T'es pas là par ton mérite, t'es là à cause du quota. » On leur dit de toute façon. Les filles quand elles sont 10% en informatique, quand elles ont par exemple des bonnes notes, ce qui arrive assez souvent, en fait, on leur dit : "Ah ouais mais OK, j'ai compris. Alors pour avoir 18 faut être une fille." Donc de toute façon, elles ont sans arrêt le soupçon que quand elles réussissent, c'est pas par leurs compétences, c'est parce qu'elles sont des filles, parce qu'elles sont jolies, parce qu'elles ont couché...

Enfin, c'est beaucoup plus vaste que ça. Donc il faut assumer de faire un quota parce qu'en fait cette boucle négative qui fait que moins il y a de filles, moins les filles ont envie d'y aller, une bonne solution de la rompre, c'est garantir qu'il y aura au moins 30% de filles. A ce moment-là, elles savent qu'elles ne seront pas ultra-minoritaires.

Florine : Qu'apporteraient ces mesures dont on vient de parler ? Qu'est-ce que ça peut apporter au milieu scientifique et technique de favoriser, d'augmenter le rapport femmes-hommes ?

Christine : Bah en fait, c'est juste des questions d'éducation. C'est permettre aux personnes de s'orienter en fonction de ses compétences et de ses goûts et non pas en fonction de, enfin, si je peux me permettre, en fonction de son sexe, quoi. Quand on est sur des questions d'égalité scolaire républicaine, je pense que c'est une très bonne question à se poser. Les métiers n'ont pas de sexe, c'est un ancien slogan des années 90, mais enfin quand même.

Normalement, c'est pouvoir penser, enfin, élargir les possibles d'orientation pour les élèves et le fait que les personnes ne soient pas, comment dire, ne prennent pas des choix d'orientation par défaut ou par obligation, alors qu'elles auraient pu aller... Voilà. Et aussi c'est des vraies questions d'éducation au sens, je le répète, républicain. C'est vraiment important qu'on puisse pouvoir penser une orientation qui soit détachée effectivement d'appartenance, que ça soit lié au sexe, d'appartenance sociale, etc.

Isabelle : Ce que vous dit Christine, c'est la bonne raison. La justice sociale, c'est la seule vraie bonne raison. Mais pour être pragmatique, et il faut quand même s'en rendre compte... Alors moi je reviens sur l'informatique parce que c'est ce que je connais. On a actuellement une transition numérique qui se fait avec une population ultra-homogène à 90% d'hommes blancs de milieux professionnels favorisés. Ça donne quoi ? Ça donne qu'un certain nombre d'applications ne sont pas inclusives.

Quand on voit le temps qu'il a fallu à nos téléphones portables pour inclure les cycles menstruels dans les applications de santé, c'est bien parce que ça n'intéressait pas les développeurs alors que ça intéressait la moitié de la population. Et les exemples de ce type, il y en a vraiment beaucoup.

Et le fait que la tech ne soit pas inclusive, ça a un effet rebond, c'est-à-dire par exemple, quand les voix des femmes sont moins bien reconnues par la reconnaissance vocale que les voix des hommes, les femmes disent "Oh, je suis pas douée avec ces trucs-là". Non, non, c'est ces trucs-là qui sont pas doués avec vous.

Donc en fait, on a un effet retour où les femmes se disent : je manque de compétences pour, je ne suis pas bienvenue. Alors effectivement, on comprend qu'elles aient le sentiment qu'elles ne soient pas bienvenues.

Donc plus de mixité dans les sciences et techniques, ça veut dire aussi des sciences et techniques plus inclusives. Et puis quand on commence à penser aux femmes, on se met aussi à penser à toutes sortes de minorités en termes de classes sociales, en termes d'ethnicité, en termes de préférences sexuelles, etc..

Floriane : On parlait tout à l'heure un peu des role models. Pourquoi et comment valoriser la présence et la réussite des femmes dans les carrières scientifiques, mais aussi la représentation des femmes scientifiques dans les médias, les programmes scolaires, le divertissement ?

Christine : C'est la familiarité, c'est-à-dire que le fait de proposer des modèles qui soient très, comment dire, variables, c'est-à-dire qui ne soient pas une seule image d'un scientifique homme etc. ça permet d'abord de donner, enfin, un sens à une réalité qui existe. Il y a des femmes scientifiques. Enfin je veux dire, ça c'est quand même important de le préciser, on a des grandes scientifiques et voilà. Et donc que ça soit une vraie... une représentation réelle d'une part.

D'autre part, c'est important parce que les personnes, ça veut dire que les sciences ne sont justement... en proposant plusieurs types de scientifiques, ça veut dire que ces disciplines ne sont pas justement genrées puisque vous montrez une variabilité intra-groupe comme on dit. Donc du coup, évidemment que c'est important aussi pour ces raisons-là. Et la troisième chose, c'est de se dire, ben si elle l'a fait, moi je peux le faire quoi.

Et mais j'insiste, c'est aussi refléter une réalité quoi. Je sais qu'il y a eu un petit peu des remarques là récemment sur la situation de COVID. Les témoignages, vous savez, des médecins virologues qui témoignent actuellement dans les médias, il y a une majorité d'hommes qui ont été... et alors que en médecine et en virologie et dans d'autres disciplines, il y a aussi beaucoup de femmes. Et comment ça se fait qu'il y ait pas au moins une représentativité qui montre la réalité, j'insiste : la réalité.

Floriane : Et qu'est-ce que vous pensez de la tendance qu'ont les médias à titrer "Une femme a fait ceci" ou "Une femme remporte tel prix", c'est-à-dire à anonymiser la personne, à la réduire à son statut de femme, alors que les hommes sont toujours nommés ?

Isabelle : L'effet pervers c'est que comme on dit à chaque fois, une femme, donc on se dit une seule. Voilà donc il y en a vraiment qu'une. Mais les médias, alors, font des progrès quand même. J'ai été invitée à la BNF il y a quelques mois de ça où justement, des associations professionnelles de la presse se demandaient comment traite-t-on dans la presse, dans les médias, avec une vraie prise de conscience qu'il y avait des efforts à faire.

Donc il y a le célèbre « une femme ». Il y a aussi « dans son très joli tailleur rouge, la virologue a fait telle ou telle chose ». Ce n'est qu'un des travers de la façon dont elles sont perçues. Mais l'autre, aussi, l'autre problème dont il faut aussi faire état, il y avait cette médecin virologue d'un hôpital parisien qui a beaucoup parlé pendant le COVID et dont le nom m'échappe.

Christine : Oui, la seule.

Isabelle : Oui voilà... qui disait, il faut voir aussi ce qu'on se prend...

Christine : Lacombe.

Isabelle : Voilà... tout ce qu'on se prend non seulement de la part de monsieur, madame tout le monde qui déverse sa rage sur Twitter en vous insultant de manière sexiste, et de la part de collègues qui vous snobent parce que vous allez faire la belle à la télé. Non non, je fais pas la belle, je suis une spécialiste de ma discipline et je suis légitime à en parler.

Floriane : Comment vous réagissez à l'utilisation du mot fille au lieu de femme quand on dit par exemple « être une fille en sciences », y compris quand c'est utilisé par des étudiantes pour parler d'elles-mêmes ?

Isabelle : Bon, c'est quelque chose de très courant et je pense que tout le monde peut se retrouver coupable de le faire de temps en temps tellement c'est dans le langage courant.

Christine : Dans des slogans aussi.

Isabelle : Dans des slogans aussi. Par exemple, moi je je proteste contre celles qu'on appelle les ENIAC Girls qui font partie des toutes premières informaticiennes. C'était des femmes, une bonne partie d'entre elles étaient mariées, mathématiciennes. Et quand on les appelle les ENIAC Girls, ça fait penser, le terme girl, c'est aussi des termes qu'on emploie pour les petites secrétaires, enfin, c'est une façon d'infantiliser et de réduire l'importance, la compétence, de les mettre dans le plus familier, dans le plus proche, ce qu'on aime beaucoup faire avec les femmes.

Conclusion

Floriane : Pour moi, renforcer la présence des femmes dans les études scientifiques, la recherche et l'innovation, c'est nécessaire, ne serait-ce que parce que quand des femmes se détournent des sciences, eh bien on passe tout simplement à côté de personnes, de talents et d'idées qui peuvent faire avancer la société.

Justine : Pour rétablir l'égalité femmes-hommes dans les sciences, il y a plusieurs pistes : les quotas, les role models, les mentors, le soutien familial et des professeur-es à l'école, et surtout combattre les stéréotypes de genre.

L'argument des femmes qui ne seraient pas intéressées par les sciences, par exemple, ça ne tient pas, parce qu'il y a ces stéréotypes justement. Ils sont partagés par les hommes mais aussi par les femmes, qui finissent elles-mêmes par se percevoir comme moins capables de réussir dans les domaines scientifiques.

Floriane : Si vous vous estimez victime de discriminations et que vous avez besoin d'aide, souvenez-vous que vous n'êtes pas seul-e et que des ressources sont à votre disposition pour faire face sur le plan psychologique mais aussi juridique.

Justine : Si vous étudiez à l'université Lyon 1, vous pouvez saisir le dispositif d'écoute et d'accompagnement des témoins et victimes de violences, harcèlements et discriminations en vous rendant sur le site signalement.univ-lyon1.fr

Floriane : En-dehors de Lyon 1, vous pouvez solliciter des associations d'aide aux victimes de discriminations et des associations féministes si vous êtes concernée par des situations de sexisme.

Justine : Et pour faire valoir vos droits en cas de discriminations mais aussi de sexisme, vous pouvez saisir le Défenseur des droits.

Floriane : Pour plus d'informations sur la situation des femmes en sciences, vous pouvez aussi vous tourner vers l'association Femmes & Sciences.

Justine : Mais assez parlé. C'est à vous maintenant de prendre la parole.

Floriane : Vous étudiez à l'Université Lyon 1 et vous souhaitez, à votre tour, partager votre histoire en témoignant dans ce podcast ?

Justine : Ou, vous avez des commentaires, des remarques ou des questions, et vous aimeriez nous en faire part ?

Floriane : Ecrivez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr

Justine : On a hâte de vous lire. On a hâte de vous écouter.

Floriane : Et de vous accueillir à nouveau dans l'Amphi 25 pour continuer à échanger, réfléchir et s'interroger sur les discriminations.

Justine : Merci à Romain d'avoir partagé son témoignage.

Floriane : Merci à Karine Espineira et à Adrian Debord de nous avoir éclairé sur les questions de transidentité.

Justine : Retrouvez Amphi 25 sur vos plateformes de podcasts préférées.

Floriane : Abonnez-vous.

Justine : Et rendez-vous dans quinze jours pour le prochain épisode.